

Le temps perdu

E. Bertil

Volume 28, Number 1 (163), February 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertil, E. (1986). Le temps perdu. *Liberté*, 28(1), 47–49.

XI

LE TEMPS PERDU

*Les yeux de l'imagination voient plus clair et plus loin
que les yeux du corps.*

Dans la Cadillac bleu marine qui filait sur l'autoroute, la bonne éducation de Sophie se rebiffait intérieurement contre ce départ sans salutations ni remerciements. Mais l'abbé Desjardins avait été catégorique: une séance de méditation transcendante ne s'interrompait pas, surtout pour un motif aussi bassement conventionnel. Comme il était lui-même pressé de quitter les lieux, il ne pouvait pas être question d'attendre le retour sur terre de Roger et Marie.

Dès neuf heures, donc, il avait remis Sophie et Julien entre les mains de Roméo Garand. Celui-ci était d'autant plus heureux de se charger d'eux qu'il devait s'arrêter à Repentigny où ses amis rotariens offraient une fête au bénéfice de l'enfance déshéritée et qu'on manquait de figurants.

Sophie, qui avait pris place à l'avant, jetait de temps à autre un œil inquiet sur Julien que le riz aux lentilles avait tourmenté une partie de la nuit et qui n'avait pas tardé à s'endormir, une fois calé dans les épais coussins de la banquette arrière.

Bien qu'à l'aube de la cinquantaine, Roméo Garand conservait cette allure de *young executive* qui lui avait valu à la fois sa réussite commerciale et ses entrées dans les ministères. Mais, malheureusement pour Sophie et Julien qui eussent volontiers visité la région en cours de route, Garand avait du tourisme une tout autre conception: îles du sud, plages, palmiers, grands hôtels. Au Québec, toujours pressé, il ne sortait jamais des autoroutes.

— Le temps, ma petite fille, avait-il expliqué paternellement

à Sophie, c'est de l'argent. Et puis, y a rien d'intéressant par ici. À Québec, je dis pas... la vieille ville, le château, les tours en calèche...

Aussi avait-il expédié les péages (disparus depuis) de Saint-Jérôme à Blainville, où il avait bifurqué vers la 640, «pour pas se faire pogner dans le trafic de Montréal».

Et c'est ainsi que nos amis ne virent rien. Cependant, si le destin les avait plutôt jetés dans la camionnette d'Absalon Hébert, le brave bedeau de Lavaltrie, que Garand avait doublé à la hauteur de Mirabel en jurant contre les promeneurs du dimanche (c'était un mardi pourtant), ils auraient pu emprunter avec lui la route 158 qui, de Saint-Antoine, les aurait conduits cahin-caha, via Sainte-Sophie, à Laurentides — autrefois Saint-Lin.

Là, ils auraient fait halte devant la maison natale de Sir Wilfrid Laurier, septième premier ministre du Canada. En visitant cette modeste demeure de brique classée monument historique fédéral, Absalon Hébert aurait invité nos jeunes amis à méditer sur les desseins obscurs de la Providence qui avait remis entre les mains de cet humble Québécois le gouvernail de la grande nef canadienne à l'orée de l'océan du XX^e siècle.

Puis, après avoir admiré la sinueuse Achigan qui serpente méandreusement dans ces parages, l'on serait descendu vers Mascouche par la route 337, découvrant soudain une large étendue de terres contrastant avec le paysage vallonneux que l'on venait de quitter. Dans le village de La Plaine, Absalon aurait acheté trois immenses cageots de fraises, comptant les offrir à la servante du curé, une vieille fille fort aimable qu'il courtisait secrètement tout en profitant des pots de confitures qu'elle lui prodiguait durant la bonne saison.

À Mascouche, en se gavant de fraises, l'on aurait flâné doucement, et Absalon Hébert — contrairement à Roméo Garand accroché au volant de sa Cadillac comme à la prune de ses yeux — se serait révélé un maître du temps perdu. Puis on aurait cheminé sans hâte vers Terrebonne. À la Pizza-Hut locale, on aurait acheté une immense pizza toute garnie qu'on serait allé déguster dans l'Île-des-Moulins, au milieu des fleurs, des oiseaux, des échos de l'histoire et des campeurs du club 4-H.

Et c'est ainsi, édifiés par les merveilles qu'ils auraient vues et par les propos amènes d'Absalon Hébert, que Sophie et Julien auraient enfin retrouvé Roméo Garand à Repentigny où ils lui auraient donné rendez-vous.

Mais à Repentigny, Garand et sa Cadillac arrivaient déjà sur le coup de midi. Garand était furieux de n'avoir pu respecter sa moyenne à cause des travaux du gazoduc qui bloquaient l'autoroute. Avait-il au moins aperçu le fleuve qui s'élargissait majestueusement au bout du pont Le Gardeur, à la vue duquel Sophie et Julien n'avaient pu retenir un cri d'admiration? Point du tout. Sous le gai soleil de juin, il restait enfermé dans la Cadillac, «la climate au bout», à écouter le match des Expos.

Affamés, les orphelins regrettèrent la pizza qu'ils n'avaient pas mangée sur le bord de la rivière des Mille-Îles qu'ils n'avaient pas vue en compagnie du bedeau de Lavaltrie dont ils n'entendirent jamais parler.

— Il morrrd la poussière! Deuxième prise! Les coussins sont remplis, le stade est plein, le compte est complet!